

La Société de Métis revient à la vie

Caroline Barrière

Numéro 119 (2), 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24452ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrière, C. (2006). Compte rendu de [La Société de Métis revient à la vie]. *Jeu*, (119), 136–138.

La Société de Métis revient à la vie

Les quatre portraits de *la Société de Métis*, accrochés aux cimaises du musée régional de Rimouski, reviennent de nouveau à la vie et se remémorent une fois encore leurs vacances passées à Métis-sur-Mer, le long du fleuve, un certain été de 1954.

C'est à travers ces parcelles de souvenirs, de reflets déformés par le fleuve, d'illusions bercées par la douceur estivale et l'atmosphère bucolique des jardins de Métis, que sont présentés les personnages : la richissime Zoé Pé qui accueille dans son domaine ses amis Pamela Dickson, cousine d'un célèbre pianiste et femme au tempérament instable, Octave Gredind, jeune aveugle dont l'organisation de la Canne blanche peut compter sur les largesses de la rentière, et Casimir Flore, un énigmatique commissaire. Ce quatuor bigarré passe le temps comme il le peut, jusqu'au moment où il se rend compte qu'il est épié par un peintre qui les observe derrière les marais et s'inspire, sans leur consentement, de l'image de chacun pour en faire un tableau. Il n'en faut pas plus pour que la maîtresse des lieux exige du peintre qu'il lui remette les portraits pour lesquels elle est prête à sacrifier toute sa richesse et même davantage.

Ce texte publié en 1983 par Normand Chaurette a été remanié par son auteur pour cette production mise en scène par Joël Beddows, directeur artistique du Théâtre la Catapulte. Dans cette pièce dite « de jeunesse », il est évidemment question de la place de l'art et du créateur dans la société actuelle. « Un tableau qui parle, ça sonne toujours un peu faux¹ », déclare sans cérémonie Pamela à ses amis « accrochés » à ses côtés. Même la Joconde, qui coule des jours que l'on croirait heureux au musée du Louvre, n'échappe pas à cette réalité. Elle aurait déjà déclaré : « La vraie vie... elle est... de l'autre côté... du



1. Normand Chaurette, *la Société de Métis*, Montréal, Leméac, 1983, p. 39.

miroir²... » Par la suite, les personnages prennent vie et s'animent sur la scène, quittant leur représentation picturale et optant pour une nouvelle dimension que l'on pourrait croire plus vivante puisqu'elle se déroule devant les spectateurs. Ici, l'œuvre sort de son cadre, s'interroge et réfléchit à voix haute sur sa relation avec le monde extérieur. Malgré cette incarnation, elle demeure évidemment prisonnière de la représentation théâtrale, même si, pour cette production, Chaurette a quelque peu transformé le dénouement. Dans la version éditée, l'identité du peintre (imaginaire) ne fait aucun doute. Il s'agit d'Hector Joyeux, qui sera décrit plus tard par le guide du musée de Rimouski comme étant un peintre naïf anonyme ayant peint quatre personnages également anonymes. La version publiée contient même des dessins signés

par nul autre que le peintre H. Joyeux, preuve irréfutable de la mince frontière entre la fiction et le réel. Dans la dernière version du texte, le peintre possède une autre identité: Hector Schmuyle, un mystérieux étranger ayant des racines autrichiennes. La fin révélera plutôt que le peintre en question est nul autre que Casimir Flore, illustrant de nouveau le talent de Chaurette pour brouiller les pistes.

La mise en scène de Joël Beddows explore avec une précision chirurgicale les relations ambiguës qui sous-tendent la création mais également celles qui unissent les personnages des tableaux qui quittent momentanément la toile, à l'imaginaire du dramaturge ou bien à celui d'Hector Schmuyle. Jamais l'image du peintre, et donc du créateur sous toutes ses formes, n'est montrée, bien qu'il soit le sujet

des débats. Ce n'est pas sans raison que le mythe de Narcisse, ce jeune homme qui contempla son reflet que lui renvoyait l'eau d'une fontaine et qui finit par prendre racine parce qu'il ne pouvait plus détacher son regard de son image, traverse tout le texte de Chaurette. Et, de la même manière, le fleuve qui borde le village de Métis devient le miroir grossissant de ce microcosme au bord du déclin. Le jeu des apparences et des illusions se perpétue ainsi que celui des reflets qui se multiplient à l'infini devant le désir d'immortalité des êtres. Zoé Pé, qui ne daignerait pas que son portrait puisse achever sa course au musée du Louvre, cristallise jusqu'à la déraison cette obsession d'atteindre l'éternité en laissant sa marque.

L'ensemble de la scénographie stylisée de Jean Hazel concorde avec l'art du portrait, dont il est question tout au long de la pièce, et avec la soif d'immortalité de cette société qui passe le temps en bavardant. L'univers qu'il recrée est un objet très raffiné, poli comme une pierre précieuse. L'approche de Jean Hazel consiste à considérer le monde dans lequel les tableaux vivants évoluent comme s'ils faisaient toujours partie d'une œuvre d'art. La richesse des détails et l'enchevêtrement de cadres vides, qui se transforment en table ou en accessoires de salon, permettent en effet de multiplier les jeux de miroirs et d'accentuer la vanité excessive dont fait preuve Zoé Pé. L'ensemble demeure très contemplatif, comme si le spectateur n'avait d'autre choix que de s'arrêter devant ce tableau aux dimensions humaines et d'imaginer les drames qui s'y

La Société de Métis

TEXTE DE NORMAND CHAURETTE. MISE EN SCÈNE: JOËL BEDDOWS;
SCÉNOGRAPHIE: JEAN HAZEL; COSTUMES, PERRUQUES, MAQUILLAGES:
ISABELLE BÉLISLE; ÉCLAIRAGES: GLEN CHARLES LANDRY; ENVIRON-
NEMENT SONORE: JULES BONIN-DUCHARME; CONSEILS SCÉNIQUES:
DOMINIQUE LAFON. AVEC LINA BLAIS (PAMELA DICKSEN), ÉRIKA
GAGNON (ZOÉ PÉ), HUGO LAMARRE (OCTAVE GREDINO) ET GUY
MIGNAULT (CASIMIR FLORE). COPRODUCTION DU THÉÂTRE LA CATAPULTE,
DU THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS, DU
THÉÂTRE BLANC ET DU THÉÂTRE FRANÇAIS DE TORONTO, PRÉSENTÉE
AU STUDIO DU CENTRE NATIONAL DES ARTS DU 23 AU 26 NOVEMBRE
2005, AU THÉÂTRE PÉRISCOPE DU 24 JANVIER AU 12 FÉVRIER 2006
ET AU BERKELEY STREET THEATRE DU 15 AU 25 FÉVRIER 2006.

La Société de Métis de Normand Chaurette, mise en scène par Joël Beddows (Théâtre la Catapulte/CNA/Théâtre Blanc/Théâtre français de Toronto, 2005).
Sur la photo: Lina Blais et Hugo Lamarre. Photo: Alexandre Mattar.

2. *Ibid.*, p. 40.

jouent. Il s'en dégage une impression de lenteur qui souligne le rôle d'observateur du spectateur qui, à la manière du peintre invisible, capte ces moments sans demander la permission.

La pièce débute alors que les personnages sont à l'horizontale, enfermés dans leur cadre, et leurs reflets, renvoyés aux spectateurs grâce à la présence d'un panneau réfléchissant. Puis, ils sortent de leur carcan et s'animent dans la résidence de leur hôtesse. L'aire de jeu est délimitée à l'arrière par de grandes vitrines transparentes aux portes coulissantes et, devant, par une bordure rectangulaire qui sépare la maison et le jardin. Les personnages sont alors contraints d'évoluer, au dehors, dans un espace restreint, malgré l'idée d'immensité que l'on peut se faire de la présence de la nature et du fleuve qui encadrent l'imposante propriété. Le même phénomène se répète à l'intérieur alors que les quatre amis semblent devoir se contenter de cette pièce comme aire commune. Puis, au moment où la pièce prend fin, les protagonistes n'ont d'autre choix que de réintégrer leur cadre, à la verticale cette fois derrière le panneau transparent, sauf bien sûr Casimir qui s'avère être l'incarnation du grand créateur qui manipule ses sujets au gré de ses fantaisies.

Les costumes d'Isabelle Bélisle suivent cette même logique et cette même cohérence instaurée par la mise en scène. Les personnages sont vêtus de costumes que l'on pourrait associer à ceux portés par la bourgeoisie mais, en y regardant de plus près, ils ressemblent davantage à des canevas portant les traces de vieux coups de pinceaux. Ces toiles poussiéreuses laissent présager le poids des années qui accablent les portraits tombés dans l'oubli contre leur volonté, confinés à leur rôle de simples objets décoratifs qui n'intéressent à peu près personne. Eux qui aspiraient à de grandes choses sont, malgré leurs efforts, tombés dans l'oubli d'où ils s'extirpent pour se rejouer cette vie qu'ils ont peut-être vécue lors de l'été de 1954 à Métis-sur-Mer, sans que rien ni personne ne puisse intervenir dans cet univers où tout n'est qu'immobilisme.

Les comédiens se sont pliés à cet exercice complexe qui était de donner vie à des personnages voués par définition au statisme. Ces êtres presque mécaniques incarnent l'absence et la lenteur liées à leur condition de sujet. Érika Gagnon réussit, malgré cette contrainte, à donner vie à une Zoé Pé des plus exubérantes dans sa folie, alors que Lina Blais illustre avec assurance l'innocence inquiétante de Pamela Dicksen.

Cette production habilement menée laisse planer le mystère sur ces créatures issues de l'imaginaire d'un peintre, Normand Chaurette lui-même, et sur un univers où il est impossible de démêler la réalité de la fiction, le vrai du factice, tant dans l'art qu'au théâtre. Le spectateur se demande alors ce qui se cache vraiment de l'autre côté du miroir lorsque « quatre tableaux faits pour être vus [...] s'animent pour voir³ ». ■



La Société de Métis de Normand Chaurette, mise en scène par Joël Beddows (Théâtre la Catapulte/CNA/Théâtre Blanc/Théâtre français de Toronto, 2005). Sur la photo : Guy Mignault. Photo : Alexandre Mattar.

3. Jean Cléo Godin et Dominique Lafon, *Dramaturgies québécoises des années quatre-vingt*, Montréal, Leméac, coll. « Théâtre. Essai », p. 123.